

L'opéra de la mort

Julien Corriveau

Numéro 5, 2007

Pilules

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/794ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, J. (2007). L'opéra de la mort. *Biscuit Chinois*, (5), 62–67.



Julien Corriveau

Même si les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus, Julien Corriveau est né à Louiseville en 1984. Dès son plus jeune âge, il est fasciné par les oiseaux et en 1992, il réussit enfin à en devenir un. Auteur, musicien, comédien, improvisateur, philosophe, membre des Appendices et de l'Hiverchrome : voilà des choses que Julien Corriveau aurait bien aimé faire s'il n'avait pas été un oiseau. Très haut dans le ciel de Montréal, il vole sans but, chantant son regret.

l'opéra de la mort

TOUT AUTOUR, LES BALLES SIFFLAIENT. D'autres, moins timides, chantaient franchement. L'opéra de la mort, on pourrait dire. Les pales d'un hélicoptère devant le soleil faisaient l'effet d'un stroboscope tropical et produisaient un rythme qui, mélangé au chœur des projectiles, donnait de la vigueur à une bataille qui s'étirait. Mes pieds trempés et brûlants pourraient en témoigner. Exaspéré, je me mis à ramper vers les lignes ennemies. Je croisai dans les herbes longues des confrères dont l'expression de torpeur habituelle était traversée par une certaine incompréhension. Quoi qu'il en soit, le soleil me grillait le dos, j'avais chaud, et je traînais ma sueur comme une aura de courage. Les explosions d'obus m'encerclaient dans un tonnerre de timbales ; des cris étrangers, comme autant d'arias sans sous-titres. C'est ainsi que, à plat ventre, les poignets entaillés par les fougères, ridicule, je fus capturé par l'ennemi.

Entracte.

Les Walkyries sont ici moins nordiques et beaucoup plus poilues. Mais tout aussi brutales, surtout après avoir suggéré la comparaison à l'intéressé, c'est-à-dire un certain officier proche-oriental porté sur les taloches et probablement baryton. Une odeur de chèvre et de thé fort, ravivée

par un grand feu de bois et d'essence, tapisse depuis toujours, semble-t-il, les murs sales de cette modeste habitation convertie en une non moins modeste prison. La nuit est tombée sur mes membres ligotés, mes vêtements trempés me font frissonner, et maman n'est même pas là pour me réconforter. Quoique... L'heure de la collation est passée depuis un moment, mais mon gardien ne s'en formalise pas. La faim me tient éveillé, et je fixe l'officier. Il m'observe en silence, sachant très bien ce qui m'attend. Mon rang militaire est évident, les renseignements que je détiens sont considérés comme déjà révélés, mon cadavre est déjà jeté aux coyotes. Rompant le silence de manière presque assourdissante, le gardien se lève, se dirige vers moi, immensément barbu. Son visage emplît mon champ de vision, ses lèvres et ses yeux se plissent en cent fentes noires sur sa peau puante. Il me crache dessus, puis retourne s'asseoir. Nos chaises craquent.

Silence. Je contemple le croissant de lune. Sans doute, on veut me fatiguer pour me faire parler plus tard, dans quelques secondes peut-être. J'observe les cratères brillants de l'astre. Je ne pourrai rien dire. Le gardien me fixe. La mort est la seule issue, le seul devoir. Je fixe le gardien à mon tour. Je crois qu'il devine tout. Je parcours avec ma langue mes dents asséchées. Dans l'une d'elle, un comprimé de cyanure. Eh oui. Dans une dent creuse, comme dans les films. On m'a justement choisi à cause de cette dent-là (on devient colonel pour encore moins). Mais le gardien se lève, il a compris. Je dois avaler le poison. Mes mains tremblent, mon front dégouline, j'ai peur. Ce n'est pas si facile. J'aime la vie. En fait, non, j'aime la musique. Je me sens faible comme un violon. Bouche encore plus sèche. Le gardien s'approche, noir et menaçant, grandissant toujours, les grands yeux noirs... Les grands yeux noirs, mais tout vides. Il tend le bras au-dessus de moi et

allume un poste de radio. Station arabe. Il retourne s'asseoir, la tête penchée sur la table, inoffensif. Lentement, la musique s'installe dans la pièce, saisit les meubles ternis, caresse les fusils, se meut dans les flammes, enveloppant tout de ses tons nasillards. Elle me presse de l'intérieur. Il y a quelqu'un d'autre dans la prison maintenant, une voix, un interlocuteur. Tout à fait banalement, le gardien suit le rythme en martelant le bois de ses doigts. Mon pied suit timidement la pulsation. Regard féroce du gardien, je m'arrête. Pourtant, il reprend de plus belle, tapant maintenant librement des mains. Discrètement, je me mets à fredonner. La chanson se termine. Un animateur prend la parole. Crépitement du feu. Le gardien va l'alimenter. Je dois mourir bientôt, la lune est couverte de brume. Tout autour de moi est infiniment lourd. J'ai trop faim, trop soif; ma tête durcit. C'est fini.

Le gardien revient, s'approche encore et change le poste de la radio. Bizarrement, c'est le groupe de rock psychédélique Jefferson Airplane. Je me souviens alors de ces soirées brumeuses de mon adolescence, hors du temps. Le regard du gardien a changé. Ses mains suivent la mélodie arabisante de la guitare en planant devant lui, sinueuses. Le feu fume anormalement, je ne sais pas ce qu'on a bien pu foutre dedans. La table résonne comme une caisse claire. Le gardien me fixe de nouveau, je crois que ses yeux m'invitent. Les odeurs sont portées par la voix de la chanteuse. Elles m'entourent. Je ne sais pourquoi, dans cet instant fatidique, emprisonné par un groupe terroriste étranger, attendant la mort comme on attend le jour, je me mets à marmonner les paroles de White Rabbit en compagnie de mon geôlier, qui esquisse alors un sourire. Je chante maintenant, toussant à cause de ma soif : « One pill makes you larger... euf...euf ». Je fais aussi semblant de jouer de la guitare, suivant le refrain intense : c'est ridicule. Il est encore plus

ridicule toutefois que ce mime incongru me permette de dégager un de mes bras. Nos regards se croisent. Nous sommes stupéfaits. La chanson s'intensifie encore, encore. Le gardien prend son fusil. Je tente de défaire les liens de mon autre bras. Il me tient en joue. Le rythme s'accélère, puis c'est le silence. Nous sommes immobiles, respirant bruyamment. Je reprend ma position ankylosée. Il baisse son arme, se rassoit tranquillement. Soudain, il me lance une pomme qui sort de je ne sais où. Je l'attrape avec ma main libre. Il rit. Je toise la pomme défraîchie, parsemée de cratères brunâtres. Je me surprends à penser à mon retour chez moi, du moins au lendemain matin. J'imagine le soleil se levant lentement, avec ses petits rayons aux cordes texturées. Mais la lune est toujours dans mes mains. Affamé, je croque dans le fruit. Trop avidement peut-être, car prend part à cette bouchée le comprimé de cyanure qui a tôt fait de me paralyser dans la mort. Le gardien, enveloppé de volutes bleues, me secoue comme un dattier, jurant dans tous les registres. Je plonge dans le visage noir de poils, effrayé éternellement, tout petit, tout petit... « ...and one pill makes you small... ».

Je vis chaque jour comme si c'était le dernier, c'est-à-dire le dernier
où je me dis que j'essaierai de vivre comme si c'était le dernier.